

heures se maintiendront, sans fléchir, contre les efforts redoublés de toute l'armée royaliste. Mais enfin, décimés, harassés, ils se laissent entraîner dans la confusion et prennent aussi la déroute, abandonnant leur artillerie, que La Rochejacquelein dirige contre eux. Beaupuy, Kléber, Marceau, les conventionnels Merlin de Thionville et Turreau font des efforts incroyables, mais inutiles, pour arrêter les fuyards. Les blancs, qui s'avancent au pas de charge, en colonne serrée, comme si l'ennemi était encore en ligne, brisent toutes les résistances. Le général Bloss, connu par une bravoure extraordinaire, s'écrie qu'il n'est pas permis de survivre à la honte d'une pareille journée. Il s'élançait sur un pont que les Vendéens vont occuper et, frappé de plusieurs balles, il expire. Quelques cavaliers qui le suivaient éprouvent le même sort. Beaupuy accourt et le remplace avec trois régiments qui ont juré de vaincre ou de mourir. Il tombe blessé grièvement entre les bras de Bénédicte, qui le fait porter dans une grange. "Qu'on me laisse mourir ici, dit le général, et qu'on montre ma chemise sanglante à mes soldats!" Bénédicte obéit. A l'aspect de cet étrange drapeau tout troué de balles et tout sanglant, héroïque souvenir de leur général, le courage des bleus se ranime. Les batteries à mitraille sont braquées sur le pont; elles vomissent la mort. Mais rien ne peut comprimer l'élan surhumain des royalistes, que La Rochejacquelein, admirable de résolution et de sang froid, pousse toujours en avant. Les canons sont enlevés, les régiments écrasés, et les Vendéens se précipitent sur Château-Gontier, où les Mayençais, sombres et déterminés, se disposent encore à lutter avec acharnement.

Tandis que cette bataille navale prenait les proportions d'un grand désastre pour les républicains, Bénédicte, qui avait eu trois chevaux tués sous lui, était tombé au milieu d'un amas de cadavres. Un biscaïen, heureusement sans force, l'ayant frappé en pleine poitrine, l'avait étourdi et renversé. Lorsqu'il reprit ses sens, il faisait nuit. Comme il se relevait, il entendit un bruit de galop retentissant, et vit, à la clarté de la lune, tout un escadron royaliste qui rejoignait le gros des Vendéens, après avoir sabré dans les bleus épars et fugitifs. L'aide de camp de Kléber eut le temps de se jeter dans un massif à demi dépouillé par l'automne, derrière la grange où le général Beaupuy avait reçu les premiers soins, et d'où il avait été enlevé par ses soldats. Les cavaliers passèrent sans apercevoir Bénédicte, sans se douter qu'il fût là. Il attendit un quart d'heure environ; puis, au risque de tomber entre les mains de l'ennemi, il voulut se rendre à Château-Gontier, où pétillait encore la fusillade et grondait le canon. Mais il dut presque aussitôt se replonger dans le taillis.

Quelques gars venaient de s'arrêter devant la grange. Ils y entrèrent, portant une jeune femme évanouie, dont les vêtements étaient tout trempés. C'était Blanche de Flavigny.

En apprenant à Laval la déroute complète des républicains, la jeune fille, au comble de la joie, était montée à cheval; en dépit des représentations de la comtesse, elle s'était élancée à toute bride pour rejoindre le comte et Raoul. Mais en passant sur le pont de la Mayenne, que les Vendéens avaient franchi une heure auparavant, son cheval s'était cabré et l'avait précipitée dans la rivière. Témoins de l'accident, des royalistes s'étaient hâtés de la secourir, et pour la rappeler à la vie, ainsi que pour la préserver du froid de l'automne, très vif cette nuit-là, ils s'étaient empressés de la mettre à l'abri.

Un cavalier portant au bras l'écharpe blanche qui distinguait les chefs vendéens fit halte à la porte de la grange, et s'adressant à un gars en sentinelle sur le seuil :

—Qu'y a-t-il donc ici ? demanda-t-il.

—Nous avons sauvé une jeune demoiselle qui se noyait dans la Mayenne. Mes camarades lui font reprendre connaissance.

—Et quelle est cette personne ? La connaissez-vous ?

—Nous croyons que c'est mademoiselle Blanche de Flavigny.

Le cavalier tressaillit imperceptiblement.

—Mademoiselle Blanche de Flavigny ? répéta-t-il. Il me

semble en effet l'avoir aperçue galopant dans la plaine, il y a peu d'instant.

Disant cela, il sautait à bas de son cheval, qu'il attachait par la bride à une branche d'arbre, et pénétrait dans la grange, où sur un lit de fougère était étendue la belle amazone vendéenne. Un rayon de lune, glissant à travers une large fenêtre sans châssis, éclairait son visage mobile et décoloré.

—C'est bien elle ! murmura-t-il avec une bizarre expression dans la voix et dans le regard.

Après une pose, Gaétan d'Aprémont, car c'était lui, ordonna aux Vendéens qui entouraient Blanche évanouie de courir jusqu'à Château-Gontier et d'envoyer un médecin.

—Cette jeune personne est ma parente, dit-il effrontément. Je resterai près d'elle et lui prodiguerai mes soins jusqu'à l'arrivée du docteur.

Ceux auxquels il donnait cet ordre étaient des paysans de l'Anjou. Ils ignoraient la détestable réputation du marquis, et n'hésitèrent pas à le laisser seul près de mademoiselle de Flavigny. Ils avaient hâte d'ailleurs de se réunir à l'armée royale, dont ils s'étaient séparés après la victoire pour prendre un peu de repos.

Dès qu'ils se furent éloignés, Gaétan se pencha vers Blanche et se mit à la contempler. Il y avait dans cette contemplation un mélange d'enthousiasme et de haine qui faisait pressentir quelque implacable résolution.

—Ainsi la voilà... Je la tiens ! murmura-t-il avec un ricanement sourd. Le hasard me sert à merveille, et je l'en remercie... Ah ! Blanche de Flavigny, tu m'as accablé de tes mépris ! Eh bien ! tu sauras ce qu'il en coûte d'exciter en moi la haine et l'amour !... Car je t'aime, ma belle railleuse, et je t'exécra à la fois ! Tu es en ma puissance à cette heure, et ni ton Raoul ni même ton Bénédicte n'arriveront à temps pour t'arracher de mes bras.

A ces mots, il sortit rapidement de la grange, regarda de tous côtés et prêta l'oreille aux bruits de la plaine. Il vit des masses infermes, gisant ça et là, lébris humains dans des flaques de sang noirâtre ; mais personne ne se tenait debout à travers le pâle rayonnement de la lune. Il entendit des plaintes lugubres, râle d'agonie des mutilés qui rendaient leur âme à Dieu ; mais aucune rumeur ne lui fit craindre d'être troublé dans l'accomplissement de ses sinistres desseins.

—Autour de moi une solitude de mort, dit-il non sans frissonner malgré lui. Tant mieux ! J'aime l'aspect de cette morne désolation et de cette sombre fatalité !

Lorsqu'il entra dans la grange, sa physionomie exprimait la plus criminelle audace. Un sourire diabolique crispait sa lèvre et faisait étinceler ses yeux. Il bondit vers Blanche comme un tigre prêt à dévorer sa proie. Mais soudain il s'arrête, pousse un cri de rage et recule de trois pas. Un homme se dressait entre la jeune fille et lui. Cet homme avait une épée nue à la main, il était silencieux, impassible. Un reflet lumineux l'enveloppait. On eût dit un fantôme armé.

—Ah ! je te reconnais ! s'écria Gaétan les poings tordus et les dents grinçantes : tu es le capitaine Bénédicte.

—Oui, répondit froidement l'officier mayençais. Vous ne comptiez guère me rencontrer ici, n'est-ce pas ?

—Non, certes !... Eh ! que prétends-tu dans ?

—Rester à la place où je suis jusqu'à ce que je sois mort ou que je vous aie tué.

—Alors tu vas mourir.

—À moins que je ne vous tue.

—C'est ce que nous allons voir ! A vrai dire, je ne suis pas fâché de l'occasion. Tu me dois une revanche, car je me rappelle encore le carrefour du Châteaignier.

—Ah ça ! mon gentilhomme, pourquoi me tutoyez-vous ? Cela sent terriblement son jacobin, et pour un marquis...

—Les marquis tutoient les manants.

—Soit ! et les manants tutoient les marquis ! Gaétan d'Aprémont, je te défie, moi vivant, de toucher à mademoiselle Blanche de Flavigny.

—En ce cas, meurs !